

Études littéraires africaines



LÜSEBRINK Hans-Jürgen, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*. [Préface de Bernard Mouralis]. Québec, Éditions Nota bene ; Frankfurt a.M. - London, IKO-Verlag, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Bd.7, 2003, 272 p., index. – ISBN - 3-88939-036-6

Pierre Halen

Numéro 16, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041575ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041575ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2003). Compte rendu de [LÜSEBRINK Hans-Jürgen, *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*]. [Préface de Bernard Mouralis]. Québec, Éditions Nota bene ; Frankfurt a.M. - London, IKO-Verlag, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Bd.7, 2003, 272 p., index. – ISBN - 3-88939-036-6]. *Études littéraires africaines*, (16), 71–74. <https://doi.org/10.7202/1041575ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par l'ampleur de sa documentation autant que par la richesse de ses analyses, un véritable outil de travail pour les chercheurs, les enseignants et les étudiants.

■ Bertin MAKOLO MUSWASWA

■ LÜSEBRINK HANS-JÜRGEN, *LA CONQUÊTE DE L'ESPACE PUBLIC COLONIAL. PRISES DE PAROLE ET FORMES DE PARTICIPATION D'ÉCRIVAINS ET D'INTELLECTUELS AFRICAINS DANS LA PRESSE À L'ÉPOQUE COLONIALE (1900-1960)*.

[PRÉFACE DE BERNARD MOURALIS]. QUÉBEC, ÉDITIONS NOTA BENE ;

FRANKFURT A.M. - LONDON, IKO-VERLAG, COLL. STUDIEN ZU DEN FRANKOPHONEN LITERATUREN AUSSERHALB EUROPAS, Bd.7, 2003, 272 p., INDEX. - ISBN - 3-88939-036-6.

Cet ouvrage, écrit B. Mouralis dans sa préface, "marque un moment nouveau dans le domaine des études concernant la littérature africaine d'expression française". Il s'inscrit néanmoins dans une lignée. Parmi les "antécédents" cités par H.J. Lüsebrink, il y a bien entendu les études de littérature nationale (Huannou, Bjornson, Kadima-Nzujji), mais aussi certains travaux à caractère général, portant sur la période d'avant 1960, dont ceux de Robert Cornevin, auxquels l'auteur a souvent recours et à qui il rend ainsi un peu justice, et bien entendu ceux de János Riesz et de Bernard Mouralis. Les uns et les autres, nonobstant leurs différences de propos, ont délibérément placé l'accent sur une compréhension essentiellement historique des faits littéraires, et ils ont été d'abord sensibles à leur dimension intra-africaine. Cette *Conquête de l'espace public colonial* doit en outre beaucoup aux travaux suscités, sous la houlette de János Riesz, dans le vivier des chercheurs rassemblés à Bayreuth depuis les années 80 ; entre autres, ceux de Werner Glinga, à la mémoire duquel ce livre est dédié (*Literatur in Senegal*, 1990), et de Lüsebrink lui-même (*Schrift, Buch und Lektüre in der französischsprachigen Literatur Afrikas*, 1990). Outre les qualités intrinsèques des recherches concernées, la position relativement excentrée de Bayreuth par rapport à l'institution française a sûrement favorisé la double mise à distance que développe le présent ouvrage.

D'abord par rapport à la notion même de *littérature*, "pratique et institution" dont l'usage social, dans l'Hexagone, est trop particulier pour pouvoir être appliqué aux domaines francophones. Ici, l'attention ne se laisse pas obséder par le couple "auteur/œuvre" qui domine la vision française : on déborde largement le secteur étriqué des livres publiés (a fortiori celui des livres publiés chez de "grands" éditeurs parisiens qui trop souvent retiennent seuls l'attention), pour s'ouvrir à l'espace plus vaste et, si l'on y songe, plus important, de l'histoire de la "prise de parole" dans l'espace public, à commencer par la presse périodique : "95 % de la production littéraire africaine publiée entre 1913 et 1960 parut non pas sous

forme de livres, mais essentiellement dans la presse" (p. 12). Cela n'empêche nullement H.-J. Lüsebrink de prêter attention aux formes esthétiques, et notamment aux genres auxquels les auteurs ont recours (autobiographie, texte ethnographique, genres "oraux", etc.), dans la mesure où les unes et les autres sont déterminés eux aussi par les contraintes qui régissent le système global de l'énonciation ; mais les questions de fond, à savoir les prises de position "culturelles" et socio-politiques qui sont des formes d'entrance dans les champs locaux, sont évidemment mises en évidence. Corollaire majeur : la période d'avant 1960 n'est pas envisagée comme une "pré-histoire" un peu balbutiante et suspecte d'inauthenticité, au titre de ce que J. Jahn appelait la "littérature de tutelle" (ce qui est la tentation des certaines histoires littéraires nationales), mais comme une période ayant sa configuration particulière, justifiant un intérêt propre.

Seconde mise à distance salutaire : les choses ne se passent plus essentiellement à Paris, mais bien dans un espace colonial qui a sa vie et sa structure spécifiques. On se rappelle, par contraste, avec quelle fascination les premières histoires de la littérature africaine "francophone" (mais non seulement) considéraient le groupe dit de la négritude, ce qui, d'une certaine façon, prolongeait le regard métropolitain et venait ajouter quelques plumes colorées sur le chapeau de la "Ville-Lumière". Ici, le regard se concentre sur ce qui se passe dans le monde colonial, et observe notamment le rôle important d'écrivains qui, éventuellement, ne publièrent aucun livre majeur, voire aucun livre, à Paris. Trois personnalités particulières, souvent négligées par ailleurs, sont ici mises en avant : Abdoulaye Sadj, Fily Dabo Sissoko, Fodéba Keïta, qui font chacun l'objet d'un chapitre. Ce ne sont là à vrai dire que trois études de cas représentatifs d'un ensemble plus vaste, celui des "intellectuels" de la première heure, au sens français du terme, tels qu'ils émergèrent peu à peu dans l'espace public, dans le prolongement logique de la politique d'assimilation, avec le soutien plus ou moins actif de personnalités coloniales plus éclairées que d'autres, mais, nécessairement aussi, en s'érigeant contre un certain nombre de pôles symboliques internes au champ local.

L'ouvrage de H.J. Lüsebrink est en réalité une suite très cohérente et bien construite d'essais (on l'aperçoit à la répétition, parfois un peu excessive, de diverses citations), plutôt qu'une somme systématique qui se rapporterait à un espace strictement délimité, et qui se baserait méthodologiquement, par exemple, sur des analyses quantitatives (même s'il prend appui sur des enquêtes rigoureuses menées il y a quelques années, surtout au Sénégal). Nous sommes, pour l'essentiel, dans l'ancienne A.O.F. et le plus souvent au Sénégal - avec quelques excursions parfois vers d'autres lieux comme Brazzaville (mais guère en Afrique Centrale, où certains éléments du système fonctionnent sans doute différemment, notamment à cause de l'importance plus grande des missions chrétiennes comme lieux de production de l'écrit). L'ouvrage confirme ainsi l'existence d'un champ littéraire "aoffien" avant 1960. Mais son intention déclarée est

plutôt d'illustrer au mieux le double décentrement évoqué ci-dessus, et de stimuler davantage encore la recherche dans cette direction.

Les chapitres consacrés à des problématiques générales sont à cet égard particulièrement intéressants. On relèvera en particulier le panorama de la presse périodique comme "forum de débats intellectuels", avec, dans les chapitres ultérieurs, la question de la censure (dans les faits, peu exercée, mais symboliquement cruciale) et celle du débat identitaire. On soulignera aussi les enjeux des trois formes d'écriture dans l'écrit qui furent d'abord l'édition de textes empruntés à l'oralité, ensuite l'appropriation de l'historiographie pré-coloniale et coloniale, enfin le recours à l'autobiographie, lieu par excellence d'une prise de parole "moderne". A ces trois modes, peut-être aurait-on pu ajouter, pour lui donner une place spécifique, celui du "croquis", texte bref, intrinsèquement lié au support de la presse périodique, que F.D. Sissoko appelle "l'écriture par crayons" (p. 105) : ce genre est sans doute caractéristique du monde colonial. Tout cela est modulé notamment par des "concours" et des "enquêtes", ces "générateurs de discours" (p. 259) dont l'importance historique est encore une fois démontrée. Le chapitre consacré aux expositions coloniales, y compris locales, montre bien que s'y jouent "des formes d'identité clairement proto-nationales" (p. 201). Enfin, le chapitre passionnant consacré aux débats sur le métissage culturel, réveille le souvenir d'un Senghor des années 30, assez différent de celui qu'il deviendra ultérieurement ; ce chapitre et le suivant exposent notamment les positions opposées au métissage d'un F.D Sissoko ou d'un Abdoulaye Sadj, positions qui s'expliquent par un débat interne, notamment avec O. Socé, mais, ajouterais-je, qui ne sont pas sans accent racialisé ou racial et, de cette manière, confortent de fait les positions d'un parti colonial contre un autre.

Comme l'indique Mouralis, ce livre apporte "une vision plus nuancée de la colonisation", monde historique complexe, où par exemple il est fort naturel de voir invoqué l'idéal républicain pour critiquer la politique coloniale, voire de rencontrer une forme d'anti-colonialisme "pro-français" ; où le "terme de "presse coloniale" n'implique pas nécessairement une identification avec les positions politiques officielles du gouvernement en matière coloniale [...] mais au contraire très souvent une prise de distance très critique à leur égard [...]" (p. 21) ; on s'éloigne donc enfin des caricatures. Malgré tout, et tout en signalant par exemple le rôle symbolique majeur d'un Delafosse, ou le rôle pratique de l'École William Ponty, H.-J. Lüsebrink ne va pas jusqu'à abandonner tout à fait la vision dualiste héritée du nationalisme africain (p. 51-52, 71, p.e) ; dans la mesure où il est surtout curieux de l'écriture des Africains sur le marché de l'écrit, ce qui est évidemment légitime en soi, il n'aborde pas systématiquement la question des tensions internes aux milieux "colonisateurs". L'auteur pointe avec clarté, bien entendu, certains tiraillements, notamment entre monde métropolitain et monde colonial (p. 250, 262), mais il reste sans doute à envisager dans quelle mesure et à quelle période, des

alliances ont pu se constituer entre certains acteurs français et africains, contre d'autres pôles symboliques coloniaux ; cette question pourrait bien ne pas se réduire à celle du paternalisme, par ailleurs bien réel (p. 146). Le nom de Delafosse, par exemple, est mis en avant par un A. Sadji (p. 260) - exactement comme ailleurs celui de Soundjata ou de Samory - pour fonder un "contre-discours" mais sans dualiser de manière simpliste le contexte. En d'autres termes, nous trouvons dans cet ouvrage la plupart des pièces essentielles qui permettent à présent d'envisager la cartographie systématique d'un champ littéraire "aoeffien", avec en plus la démonstration de l'impertinence complète du concept bourdivin d'autonomie pour l'histoire littéraire africaine ; il n'y manque qu'une topologie plus systématique des acteurs "français", présents ici mais quelque peu marginalisés (Béart, Delavignette, Hardy, etc.).

L'apport de cet ouvrage est donc essentiel. On peut regretter certains détails de forme, quelques approximations linguistiques et de petites négligences graphiques deci delà, ainsi qu'une mise forme claire mais peu élégante, qui se ressent des mauvaises habitudes universitaires : on n'est pourtant pas plus scientifique quand on se sert du guillemet ou de l'apostrophe "machine à écrire" comme au temps jadis. A certains endroits, on aurait aimé en savoir un peu plus sur tel débat, portant sur le "griotisme moderne" (p. 139), ou sur telle position d'Ousmane Socé (p. 152). L'intérêt des citations, pourtant nombreuses et souvent longues, est tel qu'on regrette parfois qu'elles aient été coupées (p. 211, 213), nous privant d'une articulation logique ou d'une explication : peut-être eût-il valu la peine d'en publier des versions complètes en annexe.

Tout l'ouvrage vient à l'appui, en plus des deux orientations résolument historienne et intra-africaine dont j'ai parlé, d'une approche littéraire ouverte sur l'espace non strictement littéraire des médias, et même d'autres lieux comme les expositions ; l'articulation étroite entre roman-livre et contributions diverses à la presse périodique est clairement démontrée, par exemple pour O. Socé et A. Sadji. C'est tout l'intérêt de parler de littérature en termes de communication, et l'auteur, qui a une formation assez large de "romaniste" allemand et est actuellement titulaire d'une chaire de Communication, était bien placé pour ce faire. Parfois, il ne va pas assez loin dans cette direction, comme lorsqu'il explique telle position de Senghor par la biographie (son séjour en France, p. 221), alors que l'énoncé concerné aurait pu être analysé à partir de son support médiatique, de ses codes de représentation et de son destinataire. Mais l'ensemble est plus que convaincant, et constitue une avancée solide.